L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

L'ABEILLE — LA MOUCHE

I. — L'ABEILLE

Comme les quadrupèdes et les reptiles de toutes tailles, comme les oiseaux de toutes envergures, les insectes, aussi, ont eu leur place dans le merveilleux concert que le Symbolisme a fait chanter par l'universel ensemble des êtres, à la gloire du Christ de Dieu.

À bien y penser, quand on écoute tout ce que les vieux symbolistes ont fait dire de bel et d'opportun à ces tout petits êtres, on reconnaît qu'ils étaient persuadés, comme l'est Henri de Montherlant, que « plus nos rapports sont intimes avec la nature, plus nous sommes proches du surnaturel[1] ». Avec eux, approchons-nous de l'Artisan divin qui fit, avec une perfection, dirait-on, plus admirable encore que chez les grands animaux, l'organisme physique des infiniment petits, et qui les dota de capacités déconcertantes.

Au premier rang de tous ces vivants minuscules et charmants, l'Abeille s'impose par ses qualités uniques et par l'excellence de ses œuvres.

Depuis la jeunesse du monde, l'homme à partout regardé l'abeille comme l'un des plus excellents dons que Dieu ait fait à l'homme : les saints Inspirés et les Poètes l'ont chantée dans toutes les langues humaines, les méditatifs se sont extasiés sur sa sagesse, sur sa législation, sur son activité, sur la perfection de son industrie. Filles ailées des premiers soleils, annonciatrices bénies des premières journées sereines et des nuits parfumées, les abeilles ont toujours eu, dans l'esprit de l'homme des champs, l'estime la plus admirative qui puisse être, et c'est la raison pour laquelle cet insecte garde une si grande part dans le symbolisme et le traditionnisme populaire de tous les pays.

Une autre admiration qui dépasse de beaucoup celle du simple rural, c'est le ravissement du savant qui s'attache à l'Abeille et à ses œuvres : merveilles de l'anatomie de l'abeille, de l'art qui préside à la construction de ses cellules géométriques, de la chimie de son miel et de sa cire, de l'effet produit sur l'insecte par les influences magnétiques, par les radiations telluriques, de l'action des rayons

[1] H. de Montherlant, *Les Bestiaires*, VI.

ultra-violet sur l'activité et la fécondité des reines abeilles[1], merveilles de toutes sortes qu'accumule en lui et autour de lui l'insecte béni que saint Paulin de Nole, au début du IVe siècle, appelait « la très mystérieuse abeille[2] ».

II. — L'ABEILLE CHEZ LES ANCIENS

Le plus vieux document que nous possédions sur les rapports de l'homme avec l'abeille est peint sur la paroi d'une grotte préhistorique d'Espagne, la « Cueva de la Arana », près Bricorp ; cette œuvre date vraisemblablement de l'époque magdalénienne, aux premiers temps de l'humanité. Elle représente deux chercheurs de miel qui, au moyen d'un triple lien de soutien, dépouillent un essaim le long d'un rocher abrupt[3] (Fig. I).

Fig. I. — Peinture préhistorique de la Cueva de la Arana, d'après comte F. de Rilly, *op. cit.*

En Égypte, l'abeille nous apparaît longtemps après, essentiellement emblématique, sur les plus vieux hiéroglyphes égyptiens où elle désigne le Pharaon, lequel est représenté par les deux images réunies d'une abeille et d'un brin de jonc, ce qui doit se lire : « souverains de la Haute et de la Basse Égypte » (Fig. II). Un hymne funéraire adressé au pharaon Ousertosen III s'exprime ainsi : « Il a marié le jonc à l'abeille », ce qui revient à dire qu'il a régné sur les deux Égypte.

---

[1] Voir Edmond Alphandéry, *Traité complet d'Apiculture* (1930).
[2] Saint Paulin de Nole, *Correspondance*, IX (Lettres à saint Amand).
[3] Voir Comte Fr. de Rilly, *Gazette Apicole*, t. XXIX (1928), n° 287, p. 222 ; d'ap. Hugo Obermaier, *El Hombre Fosil*, 2e éd. (1925).

Fig. II. — L'Abeille pharaonique d'après stèle d'Amenenhait III
(Galerie égyptienne du Musée Guimet).

Dans cette même civilisation, l'abeille a symbolisé les âmes des hommes : nous verrons plus loin qu'on la retrouve avec cette signification dans les tombeaux comme image de l'espérance humaine, et de la survivance post mortuaire de l'âme. C'est probablement aussi la pensée qui a présidé à la confection d'un collier égyptien fait d'abeilles d'or que possède le Musée de Saint-Germain[1].

En Crète, le dieu suprême, né de la Terre-Mère (Déméter-Cérès) aurait été nourri dans une grotte par une princesse crétoise, avec le lait d'Amaltheia et le miel de la Reine-Abeille Mélissa ; une monnaie de Praisos porte, sur une face, la tête de Déméter et de l'autre l'Abeille : la *Melissa dea*[2]. De la Crète le culte de l'abeille s'étendit très vite sur les îles de la mer Egée, sur la Grèce continentale[3] et ses traces se constatent dans l'archéologie des villes d'Eleusis, de Corinthe, de Milet, de Samothrace, d'Ephèse surtout (Fig. III) et de plusieurs autres grandes cités helléniques[4].

Fig. III. — Monnaie d'Ephèse à l'Abeille.

Aujourd'hui encore, l'Abeille est vénérée d'une façon plus ou moins superstitieuse en l'île de Thasos, à Athos et dans la Chalcidique dont les miels sont dignes de la réputation tout imprégnée de poésie du miel de l'Hymette : dans ces contrées foisonne « l'herbe aux abeilles », la mélisse embaumée.

À Eleusis, à Éphèse, les prêtresses qui célébraient jadis les antiques mystères se nommaient *Melissai*, « les Abeilles », et certains initiés qui avaient atteint un degré de pureté incontesté recevaient le même nom. On accordait à l'abeille des dons

[1] Salomon Reinach, *Catalogue du Musée de Saint-Germain-en Laye*. p. 177, B. 2.
[2] Voir G. Glotz, *La civilisation égéenne*, liv. III, chap. II, p. 291.
[3] Cf. Antoine Diogène, *Œuvres*, livre XIII.
[4] Voir E. Neustadt, *De Jove Cretico*, III.

divins, des pouvoirs surprenants et mystérieux ; même chose était enseignée aux mystes des cénacles de Samothrace, centre religieux où l'Abeille fut aussi vénérée[1].

À ce rôle initiatique et liturgique de l'Abeille, de son miel et de sa cire dans les célébrations religieuses de Grèce se rapportent sans doute les bijoux où cet insecte entre comme motif principal de décoration, telles ces abeilles fibules en métaux trouvés à Éphèse par les fouilles anglaises dont parle S. Reinach[2] (Fig. IV), et qui rappellent ces cigales d'or au moyen desquelles les fidèles d'Héra (Junon) retenaient leurs cheveux dans le temple de Samos[3].

Fig. IV. — Abeille fibule d'Éphèse, d'après S. Reinach, *op. cit.*

On a même trouvé à Kamiros, à Milet, à Délos, à Théra, à Mélos, des plaquettes d'or, représentant la *Mélissa dea* dont le buste humain est semblable à celui de la Diane, de l'Artémis persique, et dont la partie inférieure est celle d'une abeille. Ce rapprochement entre cet insecte et la Diane des Latins rappelle à la fois l'Abeille des monnaies d'Éphèse et ce que nous disent les Actes des Apôtres, à propos du passage de saint Paul en cette ville et du culte que l'on y rendait à « la grande Diane des Éphésiens[4] ».

N'est-ce pas en dire assez pour montrer en quelle considération l'abeille symbolique était tenue chez les peuples riverains du bassin oriental de la Méditerranée. Au surplus, on pourrait invoquer les témoignages nombreux de Servus, de Philostrate, de Pausannas, d'Elien et de plusieurs autres auteurs.

Cette considération s'étendait également du Liban jusqu'aux extrêmes limites de l'Assyrie, de la Médie de la Suziane et de la Babylonie. Seuls les Hébreux qui estimaient le miel au plus haut point ont fait, quant à l'insecte qui le produit, une réserve dont il sera parlé plus loin.

On a trouvé dans la Scythie, la Chersonèse, puis dans la Dacie, la Dardanie, la Pannonie, c'est-à-dire du Caucase à l'actuelle Hongrie de nombreux bijoux barbares en forme d'abeilles dont beaucoup sont contemporains des premiers siècles de notre ère et sont une preuve que ces contrées vénéraient aussi l'abeille[5].

---

[1] Cf. Strabon, *Geogr*. X, 3.
[2] S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, t. IV, p. 550, n° 8.
[3] Cf. Athénée, *Déipnosophistes*, chap. XIII.
[4] *Actes des Apôtres*, XIX, 24-34.
[5] Baron T. de Baye, *Bijoux barbares, en forme de mouches*, in *Bull. et Mém. des Antiq. de France*, an. 1853, p. 137, 159.

Chez les Romains, où les idées grecques avaient si largement pénétré, les abeilles étaient aussi très estimées, et Virgile les a glorifiées par un chant admirable qui est en même temps qu'un véritable traité antique d'apiculture, un témoignage de singulière et sincère admiration[1]. Cependant, les contemporains et compatriotes de Virgile ont regardé parfois les abeilles et les voyages de leurs essaims comme de funestes présages[2].

Chez les Gaulois, le laborieux insecte a eu aussi sa large part dans les plus anciennes traditions cultuelles ; l'hydromel était leur boisson de joie, et le vin miellé leur réconfort. Nous verrons que l'abeille entrait aussi dans le symbolisme métaphysique des Druides.

Aujourd'hui encore, ce même symbolisme est vivant en Asie, comme nous le verrons, actuel aussi, chez les catholiques d'Occident. Les Mazdéens, comme autrefois les vieux Perses, regardent le miel comme partie composante du céleste Sôma dont s'enivrent les êtres divins, et, chez les Hindous, les abeilles du Rig-Vida offrent leur miel aux Açwins ; les Madhavas Krishhua et Wishnua sont assimilés à d'actives abeilles, et ce dernier dieu est représenté quelquefois par l'emblème d'une abeille posée sur une feuille de lotus, et Krishna porte l'abeille bleue sur son front[3].

III. — L'ABEILLE, EMBLÈME DE RÉSURRECTION

La présence d'abeilles emblématiques déposées dans les tombeaux anciens, ne semble devoir être rattachée qu'à l'idée d'une survie post-mortuaire de l'âme. Aujourd'hui encore notre traditionnisme populaire de France, comme ceux de tous les Anciens, classe l'abeille parmi les emblèmes printaniers de la résurrection, et nous verrons qu'il les associe parfois à nos deuils familiaux.

Déjà nous rencontrons les abeilles funéraires dans le trésor du tombeau de la pharaonne d'Égypte Akotpou I, transporté au Musée de Giseh. Nous avons vu qu'on les a recueillis, aussi dans d'importantes sépultures de la Grèce, et du Danube au Caucase. L'idée que l'âme sortait sous forme d'abeilles de la peau des victimes immolées était familière aux Égyptiens, dit l'érudit égyptologue Moret, et il ajoute : « sur les stucs du mégarum on voit sculptés une abeille et un fœtus entourés d'épis[4]. Ces symboles semblent évoquer au moins l'idée des mystères de la renaissance[5] ».

Dans la vallée du Pô, l'Œmilie antique, une sépulture du IIe siècle, croit-on, contenait une grosse abeille de bronze. Trois siècles plus tard, les fidèles du roi Childéric déposaient en son tombeau, à Tournai, près de trois cents abeilles en grenats sertis d'or (Fig. V) ; et à la même époque, on couchait dans sa tombe, à

[1] Virgile. *Géorgiques*, liv. IV.
[2] Voir Tite Live, *Hist. Rom*. XXI, 46 et XXII, I. — Plutarque, *Brutus*, 44-56.
[3] Cf. A. de Gubernatis, *Myth. zoolog*. t. II. ; G. Lanoë-Villène, *Le Livre des symboles*, t. I, p. 11.
[4] Mazois, XI, pl. IV.
[5] Alex. Moret, *Rois et Dieux d'Égypte*, p. 199-200.

Corseuil (Aisne), un leude dont la ceinture de cuir était ornée d'une forte abeille de bronze[1]. Le sol de Lyon a restitué de même des bijoux funéraires d'époque barbare ornés de l'Abeille emblématique[2].

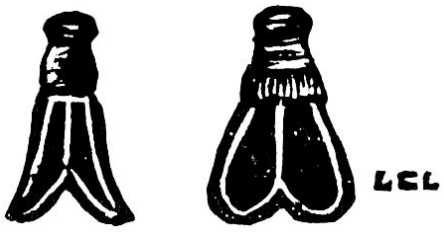


Fig. V. — Les Abeilles en or et grenat du tombeau de Childéric à Tournai.
D'après A. Parmentier, *Album Historique*, liv. 3e. p. 33.

Le miel aussi était mis en rapport avec l'espérance humaine d'une seconde vie heureuse et perpétuelle, c'est pourquoi on en offrait, quand on pouvait, aux mânes des morts, et les vieux historiens Hérodote[3] et Strabon[4] nous apprennent qu'en Assyrie on ensevelissait les corps des notables dans du miel après les avoir enduits de cire. Et cela fait songer à la fable de Glaucus, fils de Minos et de Pasiphaé qui, tombé mort dans une cuve de miel retrouva la vie au contact de ses lèvres avec cette substance. Cette fiction se complique parfois, il est vrai, d'une intervention, tardive croit-on, d'Esculape et de son serpent[5].

De tous ces faits, les archéologues actuels sont obligés de conclure avec Cook et S. Reinach que chez les Anciens, l'Abeille représentait sûrement la survie de l'âme « et d'une autre existence illimitée[6] ».

Après celui des Anciens, le symbolisme des Chrétiens accepta l'abeille comme l'un des emblèmes de la résurrection totale et de la vie immortelle de l'âme humaine. La raison déterminante de cette conception fut la même qu'en ce qui concerne le Papillon, l'Hirondelle en Occident, et la Grenouille en Égypte : l'abeille disparait pendant la saison d'hiver et reparait au temps du renouveau printanier ; or, pour l'ancien symbolisme, comme nous l'avons déjà constaté plusieurs fois, une saison c'est trois mois, quelque soit le temps réel pendant lequel l'animal symbole disparait. Et l'on rapprocha ces *trois* mois symboliques des trois jours pendant lesquels le corps du Seigneur fut invisible dans l'ombre de son tombeau, après quoi il reparut sur la scène de la vie extérieure, comme l'Abeille reparait à nos yeux après les mois d'hiver passés dans l'ombre de la ruche. Ainsi posé sur ce terrain de simplicité grande, le symbolisme résurrectionnel et christique de l'abeille est des plus acceptables.

---

[1] Cf. Frédéric Moreau, *Album Caranda*, t. IV, 1881, pl. XVIII, XXI et t. VIII, pl. LXII.
[2] Baron J. de Baye, *op. cit*. — *Bull. de la Soc. Nationale des Antiq. de France*, 1893, p. 137-159.
[3] Hérodote, *Hist*. I.
[4] Strabon, *Géogr*. XVI, 20.
[5] Cf. Lanoë-Villène, *Le Livre des symboles*, t. I, p. 13.
[6] Cf. Lanoë-Villène, *Le Livre des symboles*, t. I, p. 13 ; Reinach, *Rev. Archéol*. 3e sér. t. XXVI (1895), p. 213.

Et c'est exactement ce que fait symboliser à l'Abeille, encore aujourd'hui, la pensée du peuple de nos campagnes de France[1].

Le *Grand Bulletin Lodge d'Iowa*[2], après plusieurs articles successifs, conclut que les idées symboliques d'ordre, d'industrie, de charité, que l'on attache actuellement à l'Abeille sont assez récentes et qu'elle fut avant tout dans le passé un emblème de Résurrection et d'Immortalité.

IV. — L'ABEILLE ET LE VERBE DIVIN

Bien longtemps avant que les lèvres inspirées de Platon aient fait entendre à la Grèce les louanges du Verbe divin, du Logos sacré, l'Abeille était vraisemblablement déjà l'emblème de l'éloquence humaine et de la puissance qu'elle peut exercer sur les hommes quand elle sert avec ardeur une forte passion. Épris du prestige et de la beauté de la parole et de la voix humaine, sentant profondément leurs charmes, les Grecs comparaient les orateurs de génie et les chanteurs de grand talent aux abeilles qui produisent par la bouche, et par le travail de leurs lèvres, si l'on peut ainsi parler, le miel délicieux et réconfortant, et aussi l'autre miel, dont parlent Xénophon[3], Horace[4] et Pline[5], le miel qui, au bout d'un instant trouble les pensées de l'homme et le maintient dans le délire, parfois durant trois jours. Au premier de ces miels doit être comparée l'éloquence vertueuse et sage, celle qui chante les perfections de la Divinité, l'infinie beauté de ses œuvres, la gloire ou les vertus des hommes justes ; au second miel, l'éloquence pernicieuse qui glorifie les sentiments et les actes répréhensibles, qui pousse au mal, aux désordres, aux folies déplorables.

En accord avec ces données relatives à l'éloquence heureuse, mise au service des inspirations divines, se rattachent les fables qui racontent que les abeilles de Thrace moururent toutes ensemble à l'instant où cessa de battre le cœur d'Orphée, le lyriste inspiré. Les traditions grecques ne disaient-elles pas aussi que les abeilles de l'Hymette étaient venues un jour déposer un rayon de miel sur les lèvres de Platon, alors que, tout enfant, il dormait sous les lauriers fleuris ? Et la Fable dit également que ces mêmes abeilles vinrent aussi nourrir de leur plus fin nectar l'enfant qui devait être un jour Pindare, le poète admirable[6].

Plus tard, transposant ces fictions à l'un des plus éloquents pontifies chrétiens, la *Légende dorée*, dira de saint Ambroise, l'illustre évêque de Milan, que dans son plus jeune âge, alors qu'il sommeillait, les abeilles vinrent à lui, entrèrent dans sa bouche une à une, et, de là, s'élancèrent vers le ciel ainsi que des flèches

---

[1] Cf. Léo Dessaisre, *Essai de mythologie locale*, un *Bull. soc. sciences, lettres, et arts des Deux-Sèvres*, an. 1880.
[2] Fasc. févr.-mars 1930.
[3] Xénophon, *Anabase*, IV, 5.
[4] Horace, *Art poétique*, XXXVII, 3.
[5] Pline, *Hist. Nat.* XXI, 13.
[6] Voir Elien, *Hist. Divin*, XII, 45.

précieuses. À la vue de quoi le père de l'enfant s'écria : « Béni soit Dieu ! mon fils sera saint devant lui et grand devant les hommes[1] ! ».

Ne peut-on comprendre par les fables relatives à Pindare, à Platon, l'enthousiasme de Virgile qui déclare que les attentifs de son temps, frappés par ce qu'ils voyaient, disaient qu'« il se trouve, dans les abeilles, une parcelle de la divine Intelligence[2] ».

Et Columelle, le plus savant agronome de l'Antiquité, qui écrivit quelques années seulement après Virgile, partage l'admiration du grand poète pour les admirables abeilles[3].

Dans le long prolongement du temps, une médaille en argent du XVIIIe siècle, semble faire écho à Virgile et à ses contemporains : elle porte l'abeille posée sur une fleur épanouie ; ces mots accompagnent l'insecte et paraissent s'appliquer aux instincts merveilleux dont il est doué : *Mens divinior*, « souffle plus divin », expression par laquelle Horace a désigné l'inspiration poétique (Fig. VI).

Fig. VI. — L'Abeille et la fleur. Médaille du XVIIIe s.
Collège de Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée).

En Orient, les Hindous ont consacré directement l'abeille au culte du Verbe divin, Bhâgavat, qu'ils représentent sous un pavillon blanc, vêtu de jaune et ceint d'un cordon de fleurs odorantes que butinent d'actives abeilles[4].

En Gaule, Ogmios, le dieu du Verbe, donc de l'éloquence et du chant, était représenté par un vieillard de la bouche de qui sortaient des chaînes par lesquelles un grand nombre d'auditeurs étaient retenus, et ces chaines étaient faites d'anneaux d'or et d'ambre[5].

Or, ici, l'ambre jaune et translucide n'est que l'image du miel lumineux et doré.

Les siècles chrétiens nous présenteront aussi ce double symbolisme de l'éloquence, marqué par l'or et le miel, dans le surnom de *Chrysostome*, « bouche

[1] Voir dans les biographies de saint Ambroise et A. David, *Rome, au IVe siècle*, in *Le Foyer*, t. XII, p. 77.
[2] Virgile, *Les Géorgiques*, liv. IV.
[3] Columelle, *De Re rustica*, IX.
[4] *Bag. Pura*. III, 15.
[5] Cf. G. Dottin, *L'Antiquité celtique*, p. 311.

d'or », donné à Jean, l'illustre et saint évêque d'Alexandrie, et dans celui de *doctor melifluus*, le « docteur mellifique », décerné à saint Bernard.

La liturgie catholique a été plus expansive encore : un « Sacramentaire » gélasien, que cite Dom H. Leclercq, s'exprime ainsi :

« *Apes vero sunt frugales in sumptibus in procreatione castissimæ ; ædificant cellules cereo liquore fundatus, quarum humanæ peritiae ars magistra non coaequat. Legunt pedibus flores et nullum damnum in floribus invenitur. Partus non edunt sedore legentes concepte fœtus reddunt examina, sicut exemplo mirabili Christus ore paterno processit. Fecunda est in his sine partu virginitas quam utique Dominus sequi dignatus carnalem se matrem habere virginitatis amore constituit. Talia ijitur, Domine, digna sacris altaribus tuis munera offerentur, quibus te lætari religio christiana non ambigit* ».

« Les abeilles sont sobres, frugales, modérées dans leurs dépenses, très chastes dans leur maternité. Les cellules qu'elles édifient et qu'établit fortement une cire fluide, l'art qui préside à l'habileté humaine ne saurait en égaler la perfection. Elles effleurent du pied les fleurs sans leur causer le moindre préjudice. Elles n'enfantent pas, mais c'est le travail de leurs lèvres qui transforme en essaim les petites abeilles qu'elles ont conçu, tout comme, par exemple merveilleux, le Christ a procédé de la bouche du Père. En elles, et sans enfantement est féconde cette virginité que daigne rechercher le Seigneur, lui qui voulut avoir une mère selon la chair. Tels sont donc, Seigneur, et dignes de vos autels sacrés, les présents que nous vous offrons et la religion chrétienne est assurée que vous le recevrez avec joie[1] ».

Le Christ-Verbe, Parole du Dieu unique, nous est donc bien présentée ici par l'Église, en un texte liturgique et consacré, comme procédant « de la bouche du Père » ainsi que les petites abeilles procèdent de la ruchée.

V. — AUTRES ASPECTS CHRISTIQUES DU SYMBOLISME DE L'ABEILLE

S'appuyant sur les pages merveilleuses dont Virgile a fait hommage aux perfections de l'Abeille, certains symbolistes ont assez heureusement comparé l'activité spirituelle et incessante du Christ dans son Église à l'activité vivifiante de la mère-abeille dans sa ruche. *Fervet opus*, a dit Virgile, « son travail avance activement ». La comparaison tient d'autant mieux que Virgile, comme Aristote[2], comme tous les auteurs anciens, ne parle jamais de la Reine-abeille, mais du « Roi des Abeilles[3] », toutes reconnaissant que la ruchée entière lui doit son existence, que l'ordre et la concorde qui règnent dans la ruche sont son œuvre et que tous l'en entourent des plus grandes attentions.

---

[1] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét. et de Liturgie*, t. IX, 1e partie, col. 15.
[2] Cf. Aristote, *Histoire des animaux*, liv. IX, chap. XXVIII.
[3] Virgile, *Géorgiques*, loc. cit.

Moins heureux ont été ceux qui ont voulu faire de l'abeille l'emblème de la libéralité du Seigneur Jésus-Christ, parce que nous lui devons la doctrine de douceur et de consolation dont le miel est, par ailleurs, dans la symbolique chrétienne, une image emblématique de toute convenance que la liturgie elle-même accepte : c'est que l'abeille ne donne pas volontiers son miel et qu'elle le défend même par le sacrifice de sa vie contre le ravisseur.

Un peu mieux inspirés furent les symbolistes qui firent de l'Abeille l'image du Christ juge qui donnera aux justes les douceurs éternelles figurées par le miel, aux autres l'âpreté méritée des châtiments que symbolise la piqûre douloureuse de l'abeille. L'hermétique ancienne donnait au séraphin, ministre de la juste sévérité du Christ, le nom hébreu de *Jéhudel* : « l'aiguillon de Dieu ».

L'illustre évêque d'Angers, Mgr Freppel, portait dans ses armoiries épiscopales : *d'azur à l'Abeille d'or*, et cette devise : *Sponte favos ægri spicula* : « Volontiers son miel, à regret son dard[1] » (Fig. VIII). L'emblématique doit reprocher à ce programme de justice rétributive de pécher par la base, car, encore une fois, l'abeille ne donne jamais spontanément son miel.

Fig. VIII. — L'écusson épiscopal de Mgr Freppel, évêque d'Anger, de 1870 à 1891.

Enfin, l'on fit aussi de l'Abeille l'emblème du Christ, lumière du monde, ainsi que le désigne d'un bout à l'autre, l'évangile johannique. « Comme le Christ, dit un Bestiaire arménien, l'abeille répand la lumière sur le monde[2] ». C'est aussi une allusion à la Cire, qui fut et qui reste l'un des symboles liturgiques du Sauveur enseignant.

(*À suivre*).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] D'Arlot de Saint-Saud, *Armorial des Prélats français du XIXe siècle*, p. 53.
[2] Cf. P. Ch. Cahier, *Du Bestiaire, La forme arménienne*, in *Nouv. Mélanges archéologiques*, an. 1874, p. 137.

DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 6, note 1 : chapitre « *III. L'ABEILLE, EMBLÈME DE RÉSURRECTION* ».

Frédéric Moreau, *Atlas Caranda*, Saint-Quentin, 1882, t. IV, pl. XVIII, XXI et t. VIII, Saint-Quentin, 1887, pl. LXII.

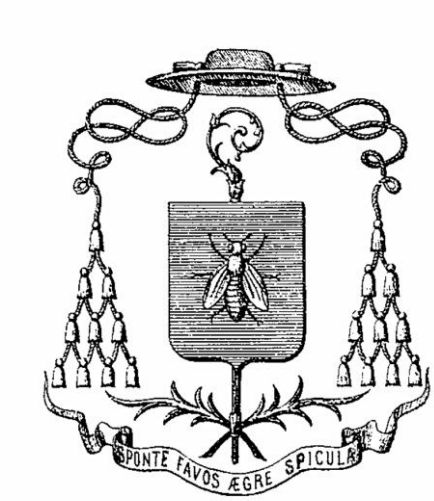
Boucles de ceintures ornées d'abeilles.

Extrait de la pl. XVIII. 1/3.

Extrait de la pl. XXI. 2/3.

Extrait de la pl. LXII. 3/3.

P. 10, note 1 : chapitre « *V. AUTRES ASPECTS CHRISTIQUES DU SYMBOLISME DE L'ABEILLE* ».

Comte Aymar d'Arlot de Saint-Saud, *L'Armorial des prélats français du XIXe siècle*, Paris, éd. Daragon, 1906, p. 53.

Armorial de Mgr Charles-Émile FREPPEL (1827-1891).